

TIPHAINE BLEUVENN

SYLPHIDE

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Messages lumineux des sœurs Brontë, Céline Colle

Messages éclairés de Jane Austen, Céline Colle

Messages créatifs de Coco Chanel, Marion Corrales

Titre original: *Sylphide*

Copyright © 2024, Tiphaine Bleuvenn

L'autrice est représentée par Wattpad WEBTOON Studios.

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2024

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

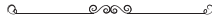
ISBN: 978-2-940787-04-3

Couverture (maquette et illustrations): François-Xavier Pavion

Mise en page: SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.





AVERTISSEMENT

Nous attirons votre attention sur les sujets sensibles qu'aborde cet ouvrage, tels que la manipulation et les relations amoureuses toxiques. Les événements qui vous sont donnés à lire sont purement et uniquement romanesques. Ils s'inscrivent dans un contexte moral ancien parfois cruel que nous condamnons fermement aujourd'hui.



*« Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bien si beau,
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,
Puis que je ne vis plus à la suivante aurore?
Ne devra-t-elle pas renaître à mon tombeau? »*

« Tristesse » (*Les Pleurs*, 1833),
Marceline Desbordes-Valmore

PROLOGUE



Près de Grenoble, en 1740...

Beaufort de Mussy s'empara de son pinceau, les doigts tremblants et enfiévrés.

Un dernier coup. Juste un dernier. C'était tout ce dont il avait besoin pour achever son chef-d'œuvre avant que la mort ne le réclame. Il y avait consacré ses peines, ses doutes et ses insomnies, de même que les ultimes ressources qui lui auraient permis de combattre plus efficacement la variole sur le point de l'emporter. Il ne pouvait pas abandonner maintenant. Pas alors qu'il se trouvait si près du but.

Il leva le bras gauche, ignorant les pustules qui recouvraient sa peau sèche et douloureuse, prit une grande inspiration, puis caressa la toile d'un geste affectueux.

Fraternel, pourrait-on dire.

Son sujet était pourtant le héros de ses cauchemars, le criminel de ses nuits qui fossoyait le moindre fragment de sommeil qu'il s'était échiné à déterrer au cours des trois dernières années. Il ne savait pas comment cette obsession malsaine avait débuté, mais il se souvenait de ce qu'il avait



TIPHAINE BLEUVENN

ressenti un matin en se réveillant près de la jeune intrigante qu'il avait déflorée au coucher: *rien*.

Rien de plus que du vide, rien de moins que le néant. Comme si un esprit malin s'était plu à arracher jusqu'aux plus intimes strates de ses souvenirs pour les jeter en pâture à l'oubli.

Beaufort avait tenté de combler ce gouffre par tous les moyens – femmes, opium, duels illicites –, sans succès. Au fil des mois, ses draps étaient devenus froids et la folie avait gagné son esprit. Mais dans ses névroses, il s'était fasciné pour le visage de l'inconnu qui hantait ses songes, et s'était plu à imaginer son ombre inquiétante se dessiner au détour de chaque allée du domaine dont il avait la charge.

Il n'avait trouvé de repos que dans la peinture, un art plus noble que ne l'était sa morale, et s'y était adonné quotidiennement. Ce n'était pas un remède miracle; seulement un pansement, un bandage de l'âme œuvrant à retarder son trépas inéluctable. Car depuis tout ce temps, Beaufort, héritier maudit du comté de Mussy, était mourant. Les longues heures qu'il consacrait au portrait de sa muse masculine ne constituaient rien de plus, rien de moins qu'un répit durant sa longue et triste agonie.

Ce jour-là, toutefois, ce calvaire jouissif et ensorcelant prit fin – enfin: à l'instant où il appliqua le glacis sur les iris scintillants de son modèle, semblables à deux émeraudes maléfiques, il signa son propre arrêt de mort.

Le chef-d'œuvre sourit, l'air reconnaissant, et Beaufort frémit, puis retomba sur son lit. C'était fini... Il avait réussi...

Lorsqu'il rendit son dernier souffle, il ne s'imagina pas qu'il venait de redonner vie à son frère aîné.

Un frère dont il ne se souvenait pas; un frère qu'il n'avait même pas enterré.

Un frère que la vie, la mort... l'amour lui avaient fait oublier; un frère qui errait désormais entre le passé, le présent et le futur.

Un frère qui, après tout le mal que la nature lui avait causé et – oh, c'était certain – lui causerait à nouveau, n'aspirerait plus à rien... rien d'autre que l'éternité.

PARTIE I



ROXANNE

Près de Grenoble, de nos jours...

Ce que nous nous apprêtions à faire était parfaitement illégal.

Immoral, sans doute.

Interdit, certainement.

Mais nous étions amoureux... et prêts à en payer le prix.

Hans plus que moi, pour être honnête. Il s'était levé aux aurores pour charger la voiture, et m'avait réveillée avec un pain au chocolat en guise d'offrande. Il n'en fallait pas plus pour que je me rue dans ses bras, un faux sourire plaqué sur mes lèvres gercées par le stress.

J'étais déterminée à oublier les cauchemars qui avaient troublé ma nuit.

Moi, seule, agenouillée devant la tombe de mes parents.

Moi, seule, agenouillée devant la tombe de ma sœur.

Moi, seule, agenouillée devant la tombe de mon petit ami.

Heureusement, ledit petit ami était encore vivant et m'avait réconfortée d'un baiser sans évoquer les cernes qui creusaient ses propres yeux, dommages collatéraux de la semi-insomnie à laquelle je l'avais condamné.

Je m'étais peut-être détournée de mon père et de ma mère quand j'avais soutenu ma grande sœur – Allie –, qu'ils avaient tous les deux reniée à la suite de son coming out transgenre, mais j'avais gagné Hans ; *Hans était là, lui*. Et je savais, *j'espérais* qu'il ne m'abandonnerait jamais. Il était youtubeur spécialisé dans l'urbex paranormal. Pas connu, bien que passionné. Je l'accompagnais rarement dans ses explorations, mais notre destination du jour m'avait intriguée : *le château de Mussy*. Trois cent quatre ans, et encore toutes ses tours !

Hans ne m'en avait dit que du bien, évidemment. Il savait qu'une bâtisse du XVIII^e siècle, même abandonnée, m'attirerait trop pour que je me défile de nouveau. J'avais donc sacrifié mon week-end pour le suivre, à une cinquantaine de kilomètres de notre petit appartement grenoblois. Jusque-là, je ne le regrettais pas. Malgré la fraîcheur du mois d'avril,



notre vieille Volkswagen filait face au vent, toutes vitres ouvertes sur la campagne iséroise. En découvrant le sentier sinueux qui s'enfonçait dans la forêt, je crus m'être égarée au milieu d'un monde fantastique rempli de magie et de créatures féeriques.

— Je devrais sortir de la maison plus souvent... soupirai-je en triturant mes doigts.

J'avais l'impression de vivre un rêve éveillé, moi qui aurais tout donné pour habiter dans une cabane au fond des bois, uniquement entourée de plantes et de livres, sans tolérer aucune autre présence que celle de Hans.

Et ses chats, Bob et Vladimir.

— Tu es introvertie, me rappela mon petit ami.

Sa main droite enserra mon poignet, mettant fin à ma torture silencieuse. De jour comme de nuit, il était le phare qui guidait mes pensées enténébrées loin des récifs vers lesquels elles dérivait sans cesse. Ceux-là mêmes qui avaient failli me briser durant l'enfance, puis à l'adolescence...

Il était mon sauveur, et j'étais sa naufragée.

— Peut-être, admis-je après un temps, mais ce n'est pas une excuse pour autant.

Hans ne releva pas, feignant d'être concentré sur la route. Il avait beau respecter mon mode de vie, il ne comprenait pas pourquoi je ne parvenais pas à m'intégrer au monde réel. Comment aurait-il pu ? Il avait des amis, lui. Des gens avec qui passer des soirées dans un bar ou tout autre endroit plus stimulant que notre sempiternel T2 débordant de plantes et d'ennui. Car même si je prétendais régulièrement le contraire, l'appartement était devenu une cellule où je me réfugiais dès la fermeture de la boutique de fleurs dans laquelle je travaillais, appréhendant le moindre détour, la moindre rencontre malheureuse. Je ne m'y enchaînais pas, mais je n'étais pas libre pour autant : l'anxiété était la geôlière qui me reconduisait chaque soir aux portes de ma prison.

J'examinai mes ongles rongés, plus inquiète que je ne souhaitais le montrer. Même si Hans m'apaisait, j'étais tenaillée par la triste et perpétuelle peur de ne pas être à la hauteur. Ma solitude extrême confinait à la folie ; je culpabilisais à chaque doute, chaque erreur, incapable de

SYLPHIDE

réduire au silence l'absurde voix intérieure qui me répétait que je ne serais jamais, *jamais* assez bien pour lui.

— Alors, ce château? repris-je après avoir inspiré un grand coup.

Un sourire se dessina au coin de sa bouche. Il appréciait les efforts que j'avais fournis; j'étais parvenue à redresser la barre.

— Tu vas en tomber amoureuse.

— À ce point?

— Tu ne voudras plus jamais rentrer à la maison, après l'avoir vu! persista-t-il en s'engageant dans un ultime virage. Il paraît qu'il renferme une bibliothèque secrète.

Hans me connaissait bien: il savait que *La Belle et la Bête* n'était pas mon dessin animé préféré pour rien.

— Tu risques de le regretter, l'avertis-je. Je refuserai très certainement de partir avant de l'avoir trouvée.

— Je n'en attends pas moins de toi, Roxy.

Ses yeux mordorés s'embrasèrent et me réchauffèrent de l'intérieur. Sa peau noire brillait sous les rayons du soleil, là où la mienne rougeoyait déjà en l'absence de crème solaire. J'allais probablement devoir me tartiner de Biafine durant les trois prochains jours, mais je m'en moquais: nous étions heureux, tous les deux. C'est tout ce que je voulais. Tout ce que j'avais toujours désiré.

— Prête? demanda-t-il en garant la voiture derrière un bosquet, à l'abri des regards.

Je fixai sa mâchoire serrée. Comme à chaque nouvelle expédition, Hans était stressé. Il avait conscience des dangers de l'urbex et veillait toujours à respecter les lieux qu'il visitait clandestinement, mais ça ne l'empêchait pas de se sentir nerveux.

Pas parce qu'il craignait de se faire prendre, non, mais par peur de rencontrer *quelque chose* ou *quelqu'un* dont l'existence même défiait les limites de l'entendement humain. Son loisir dominical ne se résumait pas à une dose d'adrénaline: c'était autant une introspection qu'une exploration.

Sa passion sans cesse renouvelée avait précipité ma chute, au même titre que son empathie et la gratitude qu'il témoignait à l'égard de tous,



y compris ceux qui ne cessaient de le décevoir. Même si je l'avais voulu, il m'aurait été impossible de ne pas tomber éperdument amoureuse de Hans Feuerbach.

— Plus que jamais! lançai-je avec enthousiasme.

En vérité, j'ignorais ce qui nous attendait au-delà des immenses grilles en fer forgé qui se dressèrent soudain face à nous. Et même si je l'avais su, ça n'aurait rien changé. Car on ne se prépare pas à un tel cataclysme.

Pas quand notre existence entière s'en trouve bouleversée.

Pas quand tous nos sentiments, souvenirs et expériences se voient balayés par une bourrasque, un regard, un baiser.

Pas quand on prend conscience qu'une fois le choc passé, lui... moi... nous ne serons définitivement plus les mêmes.



Soyons francs: si j'avais été seule, j'aurais décampé à la seconde où j'entendis le portail grincer. J'avais l'impression de regarder le début d'un film d'horreur ou d'une publicité vantant les mérites d'un dégrippant, au choix... sauf que c'était moi, la blonde stupide qui enchaînait les mauvaises décisions.

— Tout va bien? interrogea Hans en coulant un regard inquiet dans ma direction.

Les cèdres alentour, nombreux et resserrés, décuplaient mon sentiment de paranoïa.

— Pas plus mal que d'habitude, ironisai-je.

Sans lui laisser le temps de me questionner davantage, je me faufilai à travers les grilles, tâchant vainement d'occulter le frisson qui remontait le long de ma colonne vertébrale.

J'avais un très, *très* mauvais pressentiment.

Mais je ne pouvais pas laisser mon petit ami crapahuter en pleine forêt avec trois kilos de matériel sur le dos, alors... je pris sur moi, et le



suivis sur le sentier. Sublime, soit dit en passant. Avec la récente arrivée du printemps, les sapins étaient encerclés de jacinthes des bois que je me promis d'assembler en bouquets le lendemain, au retour.

Ma sœur apprécierait sûrement cette attention.

— Voilà pour toi, indiqua Hans en me tendant un sac à dos rempli de batteries et de détecteurs EMF.

Ses amis et lui s'en servaient pour mesurer les radiations électromagnétiques lors de leurs chasses aux fantômes. Ces appareils étaient supposés émettre un signal sonore ou lumineux au contact d'une entité, mais je ne les avais jamais vus en action.

Nous marchâmes quelques minutes en silence avant de déboucher sur une immense étendue d'eau, tellement vaste que je la confondis avec un lac.

— L'étang, précisa-t-il. Je savais qu'il te plairait.

Je souris. Une fois de plus, il avait vu juste. Les arbres laissaient progressivement place à un paradis de roseaux et de nénuphars que j'aurais peint pendant des heures si j'avais été dotée d'un quelconque talent artistique.

Hans s'avança jusqu'au bord, et s'empara d'un myosotis – ma fleur préférée. Il se tourna vers moi pour me l'offrir, mais trébucha et manqua de basculer dans l'eau. Je le rattrapai et faillis tomber à mon tour à la renverse lorsque le brin qu'il venait de me confier m'échappa des mains. Le myosotis s'échoua à un mètre de la rive et se maintint à la surface, mais aucun de nous ne se risqua plus à essayer de l'atteindre.

— Le fantôme du château de Mussy n'a pas l'air ravi de nous accueillir, plaisanta mon petit ami en rejoignant le chemin à ma suite.

— Il y a un fantôme ?

— C'est ce qu'on verra ce soir, répliqua-t-il avec un clin d'œil.

Je hochai machinalement la tête, songeant aux hypothétiques caves, cryptes, tombeaux, combles et greniers effrayants où il faudrait nous aventurer à la nuit tombée, sans me douter que notre exploration paranormale avait commencé à la seconde où nous avions franchi les grilles en fer forgé.

— Le domaine aurait appartenu à deux frères qui se seraient disputé l'héritage à la mort de leur père, raconta Hans. La légende dit que l'un d'eux hante encore les lieux, mais personne n'a réussi à le prouver jusqu'à maintenant.

Je gardai le silence, vaguement honteuse. Je n'étais pas la mieux placée pour discuter de problèmes familiaux, même anciens. Pas alors que mes parents avaient rejeté Allie à la seconde où elle leur avait annoncé être une femme.

— Ça s'est terminé en lutte fratricide, un truc dans le genre... C'est Noah qui m'en a parlé.

Noah. Son meilleur ami fêru de paranormal qui me haïssait presque autant que je l'abhorrais. Il était convaincu que j'empêchais Hans de vivre sa vie – que je l'étouffais, même! –, et ne se privait jamais de le mettre en garde contre moi... J'étais incapable de lui donner tort, et c'était précisément pour cette raison que je le détestais. Car en un regard, un seul, il était parvenu à cerner l'une de mes peurs les plus intimes: celle de ne pas être assez bien pour Hans.

Qui sait ce dont il aurait été capable si je l'avais laissé m'approcher davantage? Noah était de ceux qui lisaient en vous comme dans un livre ouvert.

— Qu'est devenu le château, après ça? m'enquis-je, désireuse de changer de sujet.

— Je sais seulement qu'il a été déserté à la suite du démantèlement d'un vaste trafic de drogue, au milieu des années 90. La brigade des stupés y a organisé une descente quand des agents ont remarqué que le principal suspect d'une de leurs affaires s'y rendait tous les quinze jours au volant d'un gros fourgon, une fois la nuit tombée. Ils ont retrouvé trois cents kilos de cocaïne dans la cuisine, et la serre intérieure venait d'être réaménagée en énorme plantation de cannabis.

— Aïe!

— Comme tu dis. Le chef du cartel a été arrêté, et tous ses biens ont été saisis, y compris...

— Le domaine, complétai-je alors qu’une bâtisse se dessinait enfin à l’horizon.

J’ignorais si c’était dû au récit de Hans ou à ma fatigue de la semaine, mais je fus saisie d’émotion à l’instant où je l’aperçus, au détour d’un virage. La peinture extérieure avait beau s’être écaillée au fil des années, les vieilles pierres blanches d’inspiration classique n’avaient rien perdu de leur superbe et, l’espace d’un instant, je crus effectivement me trouver face au château de *La Belle et la Bête*. En plus calme, et moins effrayant. Aucune musique d’orgue sinistre ne s’échappait des fenêtres cassées – c’était rassurant. Je n’aurais pourtant pas bronché si j’avais fait la rencontre d’une horloge et d’un chandelier parlants.

— Magnifique, hein? s’extasia Hans sur ma gauche.

Je ne répondis pas. Mon émerveillement dépassait l’entendement. Plus je m’en approchais, et plus je percevais un je-ne-sais-quoi de touchant dans la silhouette de ce bâtiment éprouvé par le temps. Joyau serti de craquelures et de lierre grimpant, il semblait prisonnier de son propre souvenir, habité par l’oubli auquel le nouveau millénaire l’avait condamné.

— Personne n’a voulu l’acheter? m’étonnai-je lorsque nous nous arrê tâmes au bout du chemin de terre.

Hans haussa les épaules, habitué à ce type de constat.

— Les travaux de rénovation étaient trop importants, j’imagine. La toiture menace de s’effondrer, et il faudrait refaire l’isolation et le circuit électrique pour y loger à l’année.

Mais en trébuchant sur les pavés cassés, face à l’entrée, je compris pourquoi le château de Mussy m’attirait autant: il avait une *âme*. Même si, sur le coup, je peinais à déterminer sa véritable nature. Était-elle bonne ou mauvaise?

Ça, seul l’avenir me le dirait...



Pouvait-on tomber amoureux d'une porte?

Par un phénomène étrange, je me sentais prête à tout pour toucher celle qui se trouvait devant moi.

— Elle est sans doute d'origine, commenta mon petit ami, surpris par mon air ébahi.

Le bois sombre et laqué avait mystérieusement résisté aux ravages du temps, tel l'unique gardien d'un temple, à la fois garant et vestige de sa gloire passée. Le travail de menuiserie était incroyable: des brins de myosotis étaient sculptés à même le matériau, entrelacés de lianes cuivrées que la nature avait malicieusement imitées.

— On ne risque pas de l'abîmer? m'inquiétai-je quand Hans actionna la poignée.

À en juger par la résistance que les battants lui opposèrent, le château de Mussy n'avait pas reçu de visite depuis un moment.

Il ne répondit pas et se glissa à l'intérieur, probablement agacé par mes remarques d'urbexuse en herbe. Il ne l'avouerait jamais, mais, au fond, je sentais qu'il aurait préféré arpenter le domaine avec ses amis plutôt qu'avec moi, et je craignais qu'il finisse par regretter de m'avoir emmenée ici.

Avec un soupir, je le suivis dans le vaste hall d'entrée, prête à découvrir un carrelage en ruine, des meubles pillés et des tentures à moitié arrachées – c'était le lot de tous les lieux abandonnés.

Pour une fois, mes attentes correspondirent à peu près à la réalité. *À peu près*, à l'exception d'un objet vers lequel mon corps se tourna instantanément, comme attiré par sa présence même. J'étais hypnotisée. Il émanait de lui une aura magnétique à laquelle je ne pouvais résister, tel un aimant qui aurait décelé son double et demeurerait incapable de s'en détacher.

La voix de Hans me tira de ma rêverie:

— Roxanne!

Je fronçai les sourcils, décontenancée. Il prononçait rarement mon prénom en entier.

— Tu étais dans la lune, expliqua-t-il, dérouté par ma confusion.

— Désolée.

C'est tout ce que je trouvai à dire. Je n'étais manifestement pas dans mon état normal, inutile de le détromper à ce propos. C'était la fatigue, sans doute... peut-être... mieux valait s'en persuader.

— Je vais faire un tour à l'étage pour m'assurer que tout est sécurisé avant qu'on commence, m'informa-t-il en se cramponnant à la rambarde de l'immense escalier en bois.

— Bonne idée! acquiesçai-je, étrangement enthousiaste.

Il ne s'attarda pas plus longtemps sur mon trouble et s'en alla, me laissant seule sur les carreaux de marbre brisés. Décidée, j'agrippai les lanières de mon sac à dos et montai les marches à sa suite pour contempler la source de ma fascination.

Contempler, oui. *Contempler*, c'était bien le mot. Car à la seconde où mon regard embrassa l'objet de mes désirs, je ne parvins plus à m'en éloigner.

Il y avait un tableau, là, devant moi. C'était un portrait de plain-pied, tellement grand que son sujet me dépassait d'une bonne tête. Je me demandai un instant s'il ne s'agissait pas d'un roi, avant de me raviser : je l'aurais forcément croisé au détour d'une page d'un livre d'histoire, au collège ou au lycée.

Non, l'homme qui se tenait face à moi n'était pas un souverain, même s'il en avait la stature. Il posait de côté, un épais volume dans une main et une plume dans l'autre. C'était un comptable, peut-être. Ou un écrivain. Un érudit, indubitablement. Un homme de goût, aussi. Je n'étais pas familière de la mode de l'époque, mais je devinai que son épaisse veste de velours verte, semblable à la plus précieuse des émeraudes, détonnait parmi les autres vêtements de cour avec ses fleurs brodées.

Des jacinthes des bois, réalisai-je en m'approchant. Symboles d'une fidélité parfaite. La lune esquissée dans le coin supérieur droit se reflétait sur leurs pétales, les animant d'un éclat lumineux.

Je chancelai, en proie à une émotion aussi vive qu'inexpliquée. Nul besoin d'effectuer une analyse complète du tableau pour remarquer qu'une attention considérable avait été portée aux détails. Le fond lui-même se

détachait de la toile, comme s'il appartenait au mur. La tapisserie bleu pâle avait certes jauni par endroits, mais les arbres et les plantes qui l'ornaient restaient admirablement bien conservés, compte tenu de l'état du château. Le cadre était simple, pour ne pas dire invisible. Brillant, sans fioritures. Destiné à attirer le spectateur vers le personnage central, le seul qu'il fallait admirer.

Il était beau, estimai-je. Plus que l'image que je me faisais des nobles des siècles passés. Ses cheveux, rassemblés en une série de rouleaux parfaitement égaux, se substituaient au port d'une perruque, et l'absence de mèches blanches suggérait son jeune âge ou sa vanité, au choix. Mais ce ne furent ni ses habits ni sa coiffure qui me fascinèrent le plus : ce fut son visage. Doux, sensible, élégant... profondément humain, quoique teinté d'une noirceur qu'il semblait peiner à contrôler. Son expression était sombre, torturée, marquée par le poids de sa propre histoire, passée et à venir.

Ce constat m'effraya tant que je reculai d'un pas, mon dos basculant contre la rambarde. Cet homme fait de temps et de pigments m'impressionnait, me révoltait, m'obsédait, me terrifiait, m'inspirait, m'agitait d'un sentiment que, j'en étais sûre, je ne ressentirais jamais autrement qu'en l'observant. Comme si mon âme le connaissait déjà, comme si mon être n'aspirait qu'à le toucher.

Son regard, toutefois, me troubla encore davantage. Il était fuyant, craintif... vivant.

Et inéluctablement posé sur moi.



Je me trouvais devant le cousin éloigné de Mona Lisa... au 3^e ou 4^e degré.

— Roxy.

SYLPHIDE

Ça tenait la route, non ? Léonard de Vinci n'avait pas peint qu'un seul chef-d'œuvre. Si l'on tenait compte de la profusion d'artistes qui avaient cherché à l'imiter, j'estimais que l'un d'eux au moins était parvenu à un tel exploit.

— Roxy...

Égaler le maître. Le dépasser, même, si je me montrais tout à fait honnête avec moi-même.

— Roxanne.

À moins qu'il ne s'agisse de *magie*. Je n'y avais jamais vraiment cru, mais Hans et moi étions sur le point de commencer une exploration *paranormale*, et l'homme qui me faisait face était *tout* sauf normal. Sa seule existence dépassait le concept de norme, en un sens, et les qualificatifs pour le décrire affluaient trop vite dans mes pensées pour que j'arrive à les exprimer correctement.

— Roxanne !

Oui, cette toile m'avait ensorcelée. J'étais désormais animée d'une force impossible à maîtriser : un désir mortel, bien qu'intemporel. Un désir...

— Aïe !

La main que Hans posa sur mon bras m'arracha un cri de douleur. Le retour à la réalité fut brutal, mais nécessaire. Alarmant, aussi, quand j'entendis des *bip bip bip* intempestifs résonner dans mon dos.

— Les détecteurs EMF, souffla-t-il en reculant comme s'il me croyait possédée.

Mon petit ami paraissait à deux doigts de m'exorciser.

— Je ne les ai pas allumés, déclarai-je pourtant, parce que c'était la vérité.

— Je te crois.

Cette phrase suffit à me rappeler pourquoi je l'avais aimé... Pourquoi je l'*aimais*, me corrigeai-je. Pourquoi je l'*aimais* tant, de tout mon cœur, de tout mon corps, ici et maintenant.

Il remonta la fermeture Éclair de mon sac et en sortit des détecteurs. Un pour lui et un pour moi, tous deux secoués par de fortes vibrations.



— Je n'ai pas mis mon téléphone en mode avion, me rappelai-je subitement.

Je m'exécutai aussitôt, agacée par ma propre négligence. C'était pourtant la règle, lors d'une chasse aux fantômes !

Mais même une fois les ondes désactivées, les aiguilles vrillaient toujours inéluctablement. Si j'en croyais tout ce que m'avait appris Hans, nous assistions à un *phénomène surnaturel*.

— Bon sang...

Mon attention se reporta naturellement sur le tableau, désormais éclairé d'un halo bleuté : des lueurs opalescentes défiaient la pénombre ambiante, illuminant le bas de la toile pour y dévoiler une chevalière que je n'avais pas discernée auparavant. Elle reproduisait l'emblème incrusté dans la porte d'entrée, et me poussait à m'interroger sur l'identité du sujet.

— Qu'est-ce que tu regardes ? s'étonna Hans, l'air perplexe.

— Lui, lâchai-je, la gorge nouée.

— Lui qui ?

— L'homme du portrait, répliquai-je sans réussir à dissimuler ma frustration.

Pourquoi me jetait-il des coups d'œil nerveux, tout à coup ? Je n'exagérais pas, et j'étais en droit d'espérer qu'il comprendrait ma réaction : il effectuait toujours un rituel de purification en rentrant d'une expédition. Une réconfortante odeur de sauge embaumait l'appartement durant les trois jours qui suivaient, et je ne m'en plaignais jamais. J'aurais pensé que la toile mystérieuse l'intriguerait à son tour.

— Mais de quel portrait tu parles, Roxy ?

Cette fois, c'est lui qui semblait contrarié.

Dans nos mains, les détecteurs s'affolaient toujours, se calant sur le rythme de nos battements de cœur respectifs.

— Tu devrais songer à consulter un ophtalmo, si tu ne parviens même pas à voir l'objet qui te fait face, pestai-je.

— C'est toi qui portes des lentilles, rétorqua-t-il. Pas moi.

— Justement !

SYLPHIDE

Un soupir m'échappa. Ce dialogue de sourds ne nous aidait pas, et l'air circonspect qu'affichait mon petit ami commençait à me faire douter...

Je fixai intensément la peinture, de peur qu'elle s'évapore si je détournais le regard ou fermais les yeux trop longtemps. Comme si je m'étais trompée, comme si elle n'avait jamais existé. Alors, fébrile et un brin désespérée, je m'approchai, et m'autorisai enfin à la toucher.

Lorsque mes doigts parcoururent la toile, je sentis une peau. Une peau *humaine*.

Mais l'instant d'après, tout avait disparu.

La peau, la toile, l'Univers tout entier. Je ne distinguai rien d'autre qu'un pan de mur. Sans cadre, sans homme, sans vie... et sans ondes, si je considérais le silence soudain dans lequel les détecteurs EMF nous avaient plongé.

— Tu as raison, chuchotai-je, la voix brisée. Il n'y a pas de tableau. Il n'y en avait jamais eu... ou il n'y en avait *plus*.

HÉBÈNE

Après des années passées à étudier les femmes et les hommes qui s'étaient introduits sur ma propriété, j'en étais venu à la conclusion suivante: il existait des êtres vils et perfides qui vous condamnaient sans vergogne à un enfer éternel, et d'autres... Oh, d'autres qui vous ouvraient les portes d'un paradis dont votre âme ne saurait jamais se montrer digne.

La silhouette qui avait fait halte devant mon portrait figurait sans conteste dans cette seconde catégorie. Peut-être parce qu'elle était la première à m'avoir aperçu depuis des décennies... des siècles, même. Peut-être parce que la façon dont ses yeux ambrés s'étaient posés sur moi m'avait donné la force nécessaire pour m'extraire de la toile où j'étais emprisonné. Peut-être parce que c'était *elle*, tout simplement.

Elle était mon ange, ma salvation... mon salut aussi bien que ma damnation. Mais même si j'ignorais le rôle qu'elle aurait encore à jouer dans la tragédie que constituait ma vie, j'étais certain d'un fait la concernant: son regard pur et sensible, pourtant empreint d'une douleur qui ne m'était que trop familière, m'avait *libéré*.

Comment? Pourquoi? À cet instant précis, je n'en avais cure. J'avais du temps à rattraper. J'étais resté piégé du panneau sur lequel m'avait peint mon frère durant ce qui m'avait semblé une éternité, et j'étais déterminé à m'en éloigner le plus rapidement possible.

Je profitai de l'agitation qui s'était emparée de ma sauveuse et de son compagnon pour dévaler les marches de l'escalier et retrouver les dalles du hall d'entrée que j'avais tant de fois foulées au cours de mon enfance. Elles étaient toutes cassées, à présent... mais je me rassérénai en me promettant qu'elles ne le demeureront plus très longtemps.

Oui, j'en fis le serment: moi, Hébène de Mussy, héritier légitime du comté de Mussy, j'allais restaurer ma gloire passée.

Je n'étais pas idiot: je me doutais que le monde que j'avais habité avant de subir le triste sort que le destin m'avait réservé différait par bien



des aspects de celui qu'il me faudrait affronter désormais. Le domaine lui-même avait changé, après avoir subi avec dignité les sévices que nombre de visiteurs indésirables lui avaient fait endurer.

J'avais tout vu, tout entendu. Le cadre qui constituait ma cellule m'avait certes protégé des assauts du temps, mais pas des complots dont j'avais été rendu complice malgré moi, dans le vestibule qui s'était détérioré au fil des allées et venues de pilleurs et autres criminels que j'aurais tout donné pour châtier.

Mais j'avais déjà passé un pacte avec le Diable auparavant – sans le savoir, quand j'étais encore jeune et innocent –, et mon cœur en déroute en avait subi les effroyables affres lorsque je m'étais trouvé incapable de sortir de la toile dans laquelle je m'étais... réveillé.

J'avais compris ce qui se tramait en découvrant le cadavre purulent de mon propre frère, en contrebas du tableau. Il avait, semblait-il, succombé à l'épidémie de petite vérole qui faisait rage dans le comté... et m'avait condamné à rester sempiternellement accroché au mur auquel un domestique inconscient avait fini par me fixer, plusieurs semaines après sa mort.

Je m'efforçai de tenir ces souvenirs douloureux à distance et laissai mes pas me conduire jusqu'à mon office, puis au petit salon attendant. Il me fallut toutefois inspecter l'intégralité du rez-de-chaussée pour déterminer la pièce qui avait subi le plus de dégâts : la salle de bal, autrefois royale et étincelante, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Un tas de débris jonchait le sol, le piano se trouvait en piteux état, et une colonie de chauves-souris avait élu domicile autour des poutres qui soutenaient encore le plafond. Je pris conscience que c'était à elles que je devais mes réveils en sursaut au beau milieu de la nuit, et me jurai de les éradiquer dès le matin suivant. Hors de question que je tolère leur présence un jour de plus ! Cela valait aussi pour les deux vermines postées à l'entrée, d'ailleurs, bien que je fusse disposé à faire preuve d'indulgence à l'égard de la fille.

Elle m'avait délivré, peu importait la manière dont elle s'y était prise. J'étais bien obligé de lui témoigner un peu de reconnaissance...

Sa voix cristalline interrompit soudain mon monologue intérieur. Je passai la tête dans l'embrasure de la porte séparant la salle de bal du vestibule, avide d'en savoir plus – j'avais toujours eu un penchant pour les ragots, et ma détention n'avait fait que le renforcer. Le cadre brillait dans la pénombre, l'air malicieux. Mes doigts se mirent à trembler légèrement, en proie à une angoisse toute naturelle. Je reportai mon attention sur les intrus, qui se querellaient à mon sujet. L'ami de ma sauveuse n'avait pas pu m'observer, lui, à l'instar de tous les mécréants qui l'avaient précédé. Pire : il ne la croyait pas lorsqu'elle lui assurait m'avoir aperçu. Il avait beau prétendre le contraire, il refusait d'accorder du crédit à ce qu'elle lui racontait.

Je m'appuyai contre le chambranle, irrité par cette impertinence propre à la gent masculine, quand les vieux gonds émirent un grincement... trop léger pour qu'ils puissent l'entendre, heureusement. Ils paraissaient tous deux effrayés par le bruit qu'émettaient leurs curieux appareils, des outils que j'avais déjà repérés auprès d'autres explorateurs généralement armés d'un objet curieux qu'ils appelaient « caméra ».

La fille pivota sur elle-même, et lâcha un hoquet de stupeur lorsqu'elle remarqua que mon portrait n'était plus là. Je reculai, préférant me retrancher contre la paroi de crainte qu'elle ne croise mon regard incertain.

Elle aussi semblait ignorer la manière dont elle avait brisé le maléfice qui me gardait captif de la toile.

Après avoir réfréné les battements affolés de mon cœur, je me réfugiai sur la terrasse en priant pour que les amants n'aient pas la malheureuse idée de s'aventurer à l'extérieur. Par chance, j'étais seul. J'époussetai ma redingote verte incrustée de poussière, et défis les rouleaux ridicules dont mon frère m'avait affligé. Étant donné l'apparence négligée des mines qui s'étaient succédé devant mon tableau au fil des années, je gageais qu'ils n'étaient plus en vogue, et m'en réjouissais. Malgré ma charge de comte, je n'avais jamais été un grand amateur de fioritures, hormis dans mes jardins.

C'étaient eux que je contemplais désormais. Je me languissais de m'y aventurer et de retrouver la silhouette éthérée de la femme à l'origine de

tous mes tourments, bien que ma raison me soufflât que c'était impossible, mais à l'instant où mon pied se posa sur la première marche de l'escalier qui permettait d'y accéder, je chancelai, pris d'un malaise mystérieux. Je réitérai aussitôt l'expérience, sans plus de succès. Plus je m'acharnais, et plus je m'affaiblissais.

Je me sentais mal ; davantage à mesure que les minutes s'égrenaient.

En proie à une panique croissante, je retournai à l'intérieur, sans comprendre. Quel autre tour sadique le Malin m'avait-il joué ? J'étais humain. J'étais...

Je m'arrêtai net en retrouvant ma bienfaitrice dans le vestibule. Elle n'avait pas bougé, mais son partenaire était parti. Avait-il fui ? L'avait-il abandonnée ? J'ignore pourquoi, mais cette idée me révolta à la seconde où elle envahit mon esprit. Comment avait-il pu se résoudre à la laisser seule ici ? Le château n'était pas sûr : le grenier menaçait de s'effondrer, et n'importe qui pouvait s'aventurer sur le domaine. Elle n'était pas en sécurité !

Je m'avançai pour la mettre en garde, mais me ravisai. Je risquais de l'effrayer en m'approchant. Elle ne réagirait sans doute pas de la meilleure des manières en remarquant le tableau vivant positionné à ses côtés.

Un soupir lui échappa, et je retins mon propre souffle en la regardant tâter le pan du mur sur lequel mon cadre était toujours cloué. Elle s'efforçait d'en tracer les contours, en vain. Elle ne pouvait plus le discerner.

Son obstination me toucha autant qu'elle m'intrigua. Moi aussi, j'avais passé des heures à chercher un chef-d'œuvre curieusement devenu invisible, avant d'admettre que j'étais fou. Dans mon cas, toutefois, il ne s'agissait pas d'un tableau, mais d'une *statue* érigée en l'honneur de la créature infâme dont j'avais été victime.

— Qui es-tu ?

Je me pétrifiai sur place, convaincu que l'inconnue s'adressait à moi. Il me fallut quelques secondes pour prendre conscience que son désespoir brutal l'avait incitée à parler à voix haute.

Elle attendait une réponse, mais je n'étais pas certain de vouloir lui en livrer une, alors je me retranchai dans la pénombre ambiante jusqu'à ce que je me sente mieux, enfin. Oui, je... j'étais *bien*, là, tout près d'elle.

Trop pour que ce soit naturel.

Je l'étudiai à mon tour, me demandant si je ne m'étais pas mépris sur ses intentions – ce ne serait pas la première fois qu'une femme me duperait. Peut-être n'était-elle pas une bienfaitrice hasardeuse, mais la nouvelle tortionnaire de mon cœur abîmé par le temps et l'oubli... ou peut-être ma captivité m'avait-elle durablement soumis à la psychose? Son accoutrement laissait à désirer, ne pus-je m'empêcher de remarquer. La matière de ses chausses était grossière, et ses souliers me paraissaient plus vulgaires encore. Je n'étais certes pas le mieux placé pour juger la mode actuelle, mais leur vue suffit à me révolter – je gageais que ses contemporains les plus distingués seraient eux aussi de cet avis. Une robe volante aux teintes pastel siérait davantage à son teint de porcelaine, et même si j'appréciais le balancement régulier de sa queue-de-cheval, j'étais persuadé que n'importe qui se plairait à observer ses belles boucles blondes rouler en cascade sur son dos.

Moi le premier.

J'aurais aimé engager la conversation avec elle afin de me familiariser avec ses opinions et mieux percevoir les accents les plus aigus de sa voix, mais pour une raison qui me dépassait, je préférerais l'admirer. Ses failles étaient évidentes, et quelque peu embarrassantes: elle triturerait ses doigts rongés et se dandinait avec nervosité tant elle paraissait craindre que quelqu'un la surprenne. Mais, en dépit de ces défauts somme toute attendrissants, il émanait d'elle un charme indéniable qui... m'attirait.

Je me retins à grande peine de me présenter à elle, m'agaçant de cette attitude puérile. Voilà que je gâchais mes premiers moments de liberté en élaborant de futilles stratagèmes qui n'avaient d'autre fin que de séduire *une femme*, lors même que l'une de ses semblables était responsable de mon état!

Une fureur meurtrière s'empara de moi, teintée d'une rancœur que je ne cherchai pas à repousser, si bien que, pendant un instant triste et injuste, je me résolus à la tuer.

Je ne voulais pas la désirer ; encore moins l'aimer. Je devais l'assassiner.

Je serpentai jusqu'à elle, plus névrosé que je ne l'avais jamais été, et effleurai son cou de mes ongles fins, le regard scintillant et l'esprit hanté, prêt à l'étrangler. Mais lorsque mes doigts se posèrent sur sa peau, rien ne se produisit. Je ne parvenais pas à la toucher, pas comme elle l'avait fait en caressant ma toile d'un geste qui avait laissé transparaître toute sa douceur intérieure.

Je reculai vivement, me rattrapant de justesse à la rambarde de l'escalier, effrayé par le monstre vil et insoupçonné qui avait possédé mon esprit aussi bien que par mon incapacité à l'atteindre, *elle*, l'objet de ma liberté et la source d'une frustration que je peinais à identifier.

Elle ne percevait pourtant rien de mon trouble ni du danger qui l'environnait. Elle ne... elle ne me voyait pas, compris-je enfin. Ou plus. Ni sur le mur ni face à elle lorsque je me décidai enfin à la dévisager.

J'étais devenu invisible à ses yeux.

Ce constat prouva que ma détention magique et contraire aux lois du monde m'avait transformé... et les souvenirs épars de ma vie antérieure, où je côtoyais mon frère et courtais aveuglément un être abject et profane que j'aurais tout donné pour épouser, me suggérèrent le tour cruel qu'avait pris mon existence : je n'étais plus humain.

Il me fallait évaluer mon état de toute urgence pour confirmer ou infirmer l'hypothèse qui se formait déjà dans mon esprit, mais les bribes de conversation que je surpris en regagnant la terrasse de peur d'être pris d'une autre pulsion criminelle me troublèrent encore davantage :

— Je suis pas sûr que ce soit le bon moment, Noah. Elle a l'air ailleurs, aujourd'hui... Et puis, il est bizarre, ce château. Ce n'était peut-être pas le meilleur endroit pour organiser une demande en mariage, en fin de compte.

Une rage injuste s'empara de mon âme lorsque j'entendis ces ultimes mots. Par miracle, mon corps ne me laissa pas le temps d'examiner les

TIPHAIN BLEUVEN

sentiments qui m'assaillirent de toutes parts. Il faiblit brusquement, et je m'effondrai sur les pavés, en proie à une détresse à laquelle une seule certitude parvint à mettre fin : je ne laisserais pas cet homme épouser mon inconnue.

Lui ni personne.

Ma survie... mon amour... mon destin en dépendaient.

ROXANNE

— Plutôt thon-mayo ou jambon-beurre? s'enquit Hans en farfouillant dans son sac à la recherche de notre dîner.

— As-tu vraiment besoin de poser la question?

— Sans doute pas, non, admit-il avec un léger sourire.

D'un geste enthousiaste, je m'emparai du sandwich qu'il me tendit. Mon ventre gargouilla en captant l'odeur familière. Un peu de thon, une poignée d'échalotes et une dose illégale de mayonnaise – c'était ma recette du bonheur. Je n'avais pas beaucoup mangé à midi... L'épisode du « tableau imaginaire », comme l'appelait mon petit ami, m'avait coupé l'appétit.

Hans m'avait bien demandé plus de précisions quant à l'objet de ma fascination, mais je m'étais refermée, prétextant vouloir oublier l'incident. Pour le rassurer, je lui avais promis que je passerais mon temps à chercher l'hypothétique bibliothèque secrète du château.

Manifestement, j'avais menti.

J'avais arpenté le hall d'entrée toute l'après-midi pendant qu'il filmait les prises de vues extérieures pour l'intro de sa vidéo, préférant fixer un pan de mur vide des heures durant dans un vain espoir de me prouver que je n'avais pas rêvé. Que ce que j'avais vu, senti, touché faisait partie intégrante de la réalité.

Malgré ma détermination à trouver des réponses, le soir, la même question tournait en boucle dans mes pensées: pourquoi avais-je été la seule à percevoir le tableau?

— Alors, il est bon? lança Hans au bout d'un moment.

Je me redressai, indécise, ignorant ce à quoi il faisait référence exactement.

Le sandwich, Roxanne. *Le sandwich.*

— Délicieux.

Cette fois, c'était la vérité.



— Désolée pour mon comportement étrange, tout à l'heure, ajoutai-je pour combler le silence gêné qui s'était installé entre nous.

Mon obsession aussi soudaine qu'incompréhensible avait manqué de provoquer une dispute, quand j'y repensais... Je veillais pourtant à ce que ça ne nous arrive jamais, ou presque.

— J'ai l'habitude, prétendit-il toutefois.

Je serrai les dents, irritée. Décidément, nous n'étions pas branchés sur la même longueur d'onde...

— Quel est le programme pour cette nuit ? m'enquis-je dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

Que Hans l'admette ou non, les événements de la mi-journée avaient relégué son expédition au second plan : ma réaction avait été trop anormale pour qu'il l'occulte complètement, et j'étais prête à tout pour comprendre ce qui s'était passé. Puisque je refusais de croire à une hallucination, j'étais décidée à trouver une explication tangible à l'invisibilité du tableau, rationnelle ou non.

— Ne pas mourir de froid, ironisa-t-il, les yeux brillant de malice.

Nous esquissâmes un sourire complice, les flammes dansantes de l'âtre rougeoyant se reflétant dans nos regards. Nous nous étions réfugiés dans la cuisine, à gauche de l'entrée, en attendant que le soleil se couche pour que Hans entame officiellement son tournage.

— Et ensuite ?

— Trouver les endroits les plus flippants possible et voir ce qui se passe.

— On pourrait commencer par le hall... suggérai-je naïvement.

— Je ne suis pas sûr qu'on y trouve grand-chose... maugréa-t-il.

Apparemment, mon idée ne lui plaisait pas. Dans la perspective d'une enquête paranormale, cependant, c'était une zone qui avait *déjà* produit des résultats... et Hans le savait tout autant que moi. Mais je n'insistai pas, comprenant que le sujet était désormais tabou entre nous. Nous serions pourtant forcés de nous attarder dans l'entrée, à un moment ou un autre : l'escalier constituait le seul moyen d'accéder à l'étage.

— Le grenier, alors ? proposai-je en désespoir de cause.

SYLPHIDE

— Impossible d'y monter, l'échelle est trop fragile, grimaça-t-il.
— Dommage. J'avais hâte d'entendre le plancher poussiéreux grincer sous mes pieds!

— Et moi qui voulais t'écouter crier avant de décamper, terrorisée...
— Eh! m'exclamai-je, faussement indignée. Qui te dit que ce n'est pas *toi* qui serais parti en courant *et* en hurlant à la mort?

Il rit de bon cœur. La chaleur diffuse de la cheminée m'apaisait tandis que j'admirais l'homme que j'aimais – les flammes chatoyaient sur sa peau noire, et sa beauté étincelait dans chaque recoin de la pièce. Soudain, ses iris crépîtèrent lorsqu'il se pencha vers moi pour décréter:

— J'ai plus d'expérience.
— C'est vrai, concédai-je en baissant la tête.

C'était mon point faible: j'étais incapable de soutenir son regard très longtemps.

Le regard de n'importe qui, pour être honnête.

Ce n'est pas pour rien qu'on décrit les yeux comme les fenêtres de l'âme: chaque fois qu'on scrutait les miens plus de quelques secondes, je reculais avec le sentiment d'avoir été épiée, pillée de l'intérieur... Comme le château, compris-je soudain. Ma simple présence ici allait à l'encontre de tous mes principes, et pourtant j'étais venue.

J'étais une sacrée hypocrite.

— Roxy?

Hans rompit la distance qui nous séparait et déposa un baiser sur mes lèvres froides.

— Oui?

Un baiser qui m'aurait réchauffée, d'ordinaire, attisant un désir que je n'aurais pas cherché à réfréner.

— Je voulais vraiment que ce soit toi qui fasses cette exploration avec moi.

Mais lorsqu'il m'enlaça, un drôle d'événement se produisit.

— Parce que j'ai quelque chose à te demander.

Drôle, dans le sens de «curieux», «bizarre». Certainement pas d'«hilarant».



— Je sais que ça ne fait pas encore très longtemps qu'on sort ensemble, mais... je crois en toi, Roxanne. Je crois en *nous*. Et tu ferais de moi le plus heureux des hommes si tu acceptais de devenir ma...

Hans n'eut jamais l'occasion de finir sa phrase. Une rafale fit claquer les portes du château, soufflant le feu qui éclairait la pièce, puis un fracas assourdissant retentit. La fenêtre la plus proche éclata en mille morceaux, et un bris de verre vint se loger dans son dos.

Juste derrière son cœur.



Le cri que nous poussâmes aurait suffi à briser toutes les vitres restantes si nous ne nous étions pas raccrochés l'un à l'autre comme les derniers passagers d'un navire prêt à couler. Jack et Rose devraient en prendre de la graine, parce qu'avec une cohésion pareille, Hans et moi aurions tenu le temps qu'il fallait pour être repêchés.

Il y avait assez de place pour deux sur leur planche, de toute façon.

— Quelqu'un d'autre est ici, chuchotai-je une fois le choc passé.

Je demeurais assez lucide pour deviner que la fenêtre n'avait pas fait les frais d'une tempête soudaine, et puisque Hans n'était pas du genre à jouer les plaisantins, je suspectais que nous n'étions pas seuls... Mais mon petit ami ne me contredit pas ni ne renchérit. Il s'écroula sur le sol, une mare de sang se formant déjà autour de lui.

— Non.

C'était un autre cauchemar. Une vision d'horreur échouée de mon imagination torturée qui s'était brisée sur l'épave de mes pensées. Pas la réalité.

— Non... Non... Non... non... non... non... non... non!

Le monosyllabe scandait mes expirations étouffées tandis que je m'évertuais à garder mon sang-froid. Nous étions perdus au milieu de nulle part et mon attestation de formation aux premiers secours datait



d'il y a presque dix ans, ce qui revenait à dire qu'elle était périmée. Pourtant, un coup d'œil jeté à Hans suffit à me tirer de ma torpeur : son teint sans éclat m'aurait immédiatement convaincue qu'il était un vampire si nous étions dans un roman pour adolescents et qu'il n'était pas sur le point de mourir.

— Mourir.

Si je ne faisais rien, si je restais là à paniquer sans agir, il allait *mourir*.
Devant moi. Même pas dans mes bras.

L'air hagard, je me relevai tel un pantin désarticulé et me ruai vers mon sac. J'avais rangé mon téléphone dans une petite poche à l'avant quand je l'avais mis en mode avion, il y a une éternité de cela. Durant les quelques secondes qu'il lui fallut pour capter de nouveau un signal, mon attention fut attirée par la pochette principale, secouée de tremblements de plus en plus violents. Je n'avais pas besoin de l'ouvrir pour en établir la cause : les détecteurs EMF. Vibraient-ils parce que l'esprit de Hans s'était déjà détaché de son corps ou... pour une autre raison ?

Je fus prise d'un haut-le-cœur. *Non*. C'était une question que je me poserais plus tard, quand toute cette horreur serait derrière nous. Pour l'heure, je m'efforçais de me remémorer le numéro du SAMU.

17 ?

Non. Ça, c'était la police.

18 ?

Oui.

Bip.

Peut-être.

Bip.

J'espère.

Bip.

Le coin supérieur droit de l'écran n'indiquait qu'une barre de réseau. J'avais intérêt à tenir un discours efficace et cohérent.

— Les sapeurs-pompiers, j'écoute.

Bon sang ! Ce n'était pas le SAMU. Mais les pompiers agissaient tout autant dans les situations d'urgences médicales, pas vrai ?

— Il y a... il y a un blessé au rez-de-chaussée du château de Mussy.
Hans. *Hans Feuerbach*. Une fenêtre a explosé dans son dos, et il... il perd énormément de sang.

— Il est conscient?

— Je... je ne crois pas, balbutiai-je en me penchant vers lui. Son pouls...

J'avais beau palper son poignet, je ne sentais rien. Mais je n'avais jamais réussi à prendre le mien, alors...

— Les secours sont en chemin, madame. Ils seront là dans vingt minutes au plus tard. Ça va être difficile, mais vous allez devoir tenir. Donnez-moi plus de précisions sur la victime.

— C'est un homme de vingt et un ans. Il n'a pas d'antécédents médicaux connus, et... euh... il y a des éclats de verre partout!

— Vous allez devoir comprimer la plaie, m'informa l'opératrice.

— Comprimer... comprimer la plaie?

À ce stade, je ressemblais moi-même plus à un cadavre qu'à un être humain.

— Oui. Faites exactement ce que je vous dis, d'accord?

J'acquiesçai, avant de me rappeler qu'elle ne pouvait pas me voir.

— D'accord.

— Commencez par examiner la victime sans la déplacer. Le moindre mouvement risquerait d'aggraver sa blessure. Il faut que vous déterminiez si des morceaux de verre sont toujours logés dans sa peau ou si le sang provient d'une plaie ouverte.

J'allumai la lampe de mon téléphone et m'exécutai. L'entreprise était délicate: je devais soulever légèrement le corps sans provoquer davantage de dégâts. Très vite, cependant, le constat fut sans appel: le tesson criminel gisait sur le sol, et mes mains étaient désormais maculées du sang de celui que j'aimais. Il n'arrêtait pas de couler, comme si... comme si bientôt Hans n'en aurait plus.

— L'éclat de verre est parti.

— Bien. Maintenant, prenez le tissu le plus propre que vous puissiez trouver. Un T-shirt, un bandeau...

J'enlevai mon manteau et arrachai un pan de ma chemise blanche, espérant que cela suffirait à couvrir la zone touchée.

— C'est bon.

— Appuyez sur la plaie. Fort. Allô? Vous m'entendez?

La ligne était parcourue de crachotements inquiétants.

— Oui, oui! Je suis là. C'est fait.

— Vous repérez d'autres écoulements de sang?

— Non, répondis-je, soulagée.

C'était bon signe, pas vrai? Hans allait s'en sortir?

— Parfait, confirma mon interlocutrice. L'équipe d'intervention n'est plus qu'à cinq minutes.

Je remis ma veste une manche après l'autre, l'espoir retrouvé. Les secours étaient plus rapides que prévu.

— Si c'est possible, recouvrez la victime avec une couverture ou un drap en veillant à ce qu'elle puisse respirer, sans jamais relâcher votre prise sur le point de pression.

J'estimai que le coupe-vent vert d'eau sur lequel Hans et moi nous étions assis pour manger ferait l'affaire.

— Nous sommes dans la cuisine, précisai-je. À gauche après l'entrée.

Ma voix ne tremblait plus. Tout allait bien se passer, j'étais presque rassurée.

— C'est noté. Pouvez-vous me donner votre numéro de téléphone, au cas où nous rencontrerions des difficultés pour accéder au site?

Je me fustigeai intérieurement. Il était toujours masqué, conséquence malheureuse de l'emprise que mes parents avaient longtemps exercée sur moi. Je n'étais parvenue à m'en libérer qu'en les empêchant de me contacter à n'importe quelle heure. C'était stupide, vraiment. Ce jour-là plus que jamais, je le regrettais amèrement.

Je rouvris la bouche pour parler, mais un *biuuuuuip* aigu m'interrompit. La communication venait d'être coupée. La faute au réseau, assurément. Plongée dans le noir absolu, je me concentrai sur mon souffle saccadé en m'efforçant de ne pas penser à Hans, à ce qui se passerait si... Non. Cette option était *inconcevable*.

TIPHAIN BLEUVEN

— Je suis navré.

Je sursautai. Ce n'était pas la voix de mon petit ami ni celle d'un sapeur-pompier.

Mon instinct décida de l'ignorer. Comme si je n'avais rien entendu. Comme si je ne percevais pas non plus le froid brutal qui s'était abattu sur la pièce, de même que les frissons qui remontaient le long de mes doigts, mes bras, mon cou... tels des serpents d'air auxquels je ne pouvais me soustraire.

Empoisonnée par l'angoisse, mon venin personnel, je me focalisai sur la seule tâche qu'il me fallait accomplir : sauver Hans. L'éloigner de la mort qui l'environnait, quel qu'en fût le prix. J'étais prête à tout : me sacrifier, vendre mon âme au Diable, passer un pacte avec n'importe quelle divinité oubliée acceptant de me secourir...

J'étais amoureuse. J'aurais tout accepté.

Par chance, les pompiers ne me laissèrent pas le temps d'y songer bien longtemps. Une sirène hurla dans la nuit, bientôt suivie des clignotements violents d'un gyrophare qui m'obligèrent à fermer les yeux face à ce soudain afflux de lumière.

Je pressai un peu plus ma chemise contre la plaie, et criai à pleins poumons :

— NOUS SOMMES LÀ !

Je ne saurais décrire le soulagement que je ressentis lorsque trois femmes en tenue bleu marine passèrent le seuil de la porte ni ce qui advint au cours des minutes qui suivirent. Une fois le choc derrière moi, je plongeai dans les limbes de mes pensées, fuyant ce à quoi... à qui je venais d'être confrontée. Lorsque deux mains m'empoignèrent fermement les bras pour m'accompagner à l'extérieur, un détail me frappa néanmoins. Le genre de réalisation subite qui vous assomme autant qu'un coup de massue.

Dans le hall, au milieu de l'escalier en bois, le tableau était réapparu.

HÉBÈNE

Je n'étais pas un criminel; même si, j'en convenais, c'était ma faute si le clampin s'était à demi vidé de son sang sur les pierres glacées de la cuisine. Mais il n'était pas mort, et puisque personne ne pouvait me voir, personne ne pouvait me tenir responsable de cette agonie manquée! Aux yeux du monde comme de Roxanne – mon inconnue –, j'étais donc aussi innocent que le cafard qui avait rampé le long du mur pour capter la scène de ses antennes nauséabondes.

D'aucuns auraient même considéré que c'était lui – Hans, il me semble – qui m'avait attaqué; mon cœur avait littéralement explosé lorsqu'il avait choisi les mots les plus pauvres, les plus affligeants qu'il ait pu trouver pour demander à sa compagne de l'épouser. Ma dignité, de même que ma raison définitivement laissée à l'abandon, m'avait imploré de mettre fin à ce carnage, et j'avais cédé: je l'avais maudit corps et âme sans m'appesantir un seul instant sur les conséquences malheureuses de ces imprécations silencieuses. Cela expliquait pourquoi je m'étais trouvé sincèrement surpris de voir ma fureur se répandre en écho aux quatre coins du château, puis de constater qu'une fenêtre s'était chargée de le poignarder d'un tesson meurtrier.

Elle était sans doute trop fragile.

Quoi qu'il en soit, le triste incident qui s'était produit dans la nuit était purement et entièrement de la faute de Hans. La sidération s'était peinte sur mes traits, mais nul ne l'avait remarqué, car ce vaurien était resté à terre, et Roxanne s'était montrée plus préoccupée par son état que par la présence de l'ombre qui s'était tenue derrière elle.

Après avoir analysé chacun des sentiments qui avaient assombri mon esprit généralement plus éclairé, je m'étais résolu à penser qu'il ne s'agissait que d'une erreur de jugement. Je n'étais pas parvenu à me contrôler.



La vérité était pourtant sensiblement différente : je n'avais presque plus rien en commun avec celui que j'étais jadis, si ce n'est mon sarcasme, qui avait heureusement résisté aux ravages du temps.

En sentant la peur suinter par tous les pores de la peau de Roxanne quand des hommes en uniforme la pressèrent de répondre à leurs questions, une fois le corps de Hans retiré, mes muscles se tendirent. Son inconfort me déplaisait et son mal-être déteignait sur moi, comme si... comme si j'étais devenu dépendant de la moindre de ses émotions.

En proie à un trouble certain, je montai une à une les marches de l'escalier du vestibule et posai une main tremblante sur le cadre qui avait si longtemps constitué ma cellule, autant pour me châtier que pour me protéger. Je ne voulais pas, je ne *pouvais* pas faire face au désarroi qui tenaillait l'estomac de Roxanne ni aux larmes qui roulaient en cascade sur ses joues. Tant pis si je m'y enfermais à double tour en succombant à mon angoisse soudaine. Tant pis si plus personne ne me permettait d'en ressortir. J'étais assailli de toutes parts par une culpabilité réelle et justifiée.

Lorsque le château retrouva le silence qui l'habitait le plus souvent, je tendis le bras dans le vide, et fus soulagé de constater que j'étais toujours libre. Par la force d'une simple pensée, je raccompagnai Roxanne à la frontière du domaine en veillant à rester à bonne distance de l'étrange calèche qui la transportait. Elle convoyait bien plus vite que moi, mais je la suivis sans effort, mû par une force surhumaine. Mon esprit peinait toutefois à tenir la cadence tant il était éreinté par la nouvelle et curieuse réalité qui s'offrait à lui désormais.

Le temps, la vie étaient passés. Je ne savais plus qui j'étais. Pire : je ne savais plus *ce que* j'étais. Je déglutis avec difficulté, l'estomac noué à la perspective de ne plus jamais la retrouver ; mon corps paraissait incapable de subsister sans elle. Un cri guttural s'échappa de mes lèvres, plus semblable à celui d'un animal que d'un homme, alors que je me faisais progressivement à cette idée. Le fil de mes souvenirs s'entortillait au fond de moi, me narguant à mesure qu'il composait cet imbroglio pervers. Je ressassais tout ce que j'avais perdu : ma mère, ma sœur puis mon père, des années après, jusqu'à ce qu'*elle* arrive...

Mathilde. Ma fiancée démoniaque, qui m'avait distillé à coups de baisers meurtriers l'affliction incurable responsable de mon sort. Car Mathilde était un poison. *Mon* poison. Ma dose d'opium quotidienne, mon laudanum personnel. Mon cœur s'était brisé lorsque j'avais saisi qui elle était... qui elle était *réellement*, et je m'étais laissé dépérir malgré les multiples mises en garde de mon frère, qui avait depuis longtemps anticipé ma consommation.

Jour après jour, nuit après nuit, j'étais passé de l'état de vivant à celui de défunt, jusqu'à ce que j'expire enfin. Mais pour une raison qui m'échappait encore, je n'avais pas connu la paix dans mon trépas. Peut-être ne m'étais-je pas montré assez pieux ni généreux... ou peut-être Mathilde m'avait-elle corrompu dans un ultime espoir de me modeler à son image? songeai-je avec sérieux. Malgré les années qui s'étaient lentement égrenées dans ma mémoire, je n'oubliais pas qu'elle s'était imposée comme l'artisane de ma vie depuis cet après-midi maudit où son père s'était présenté aux grilles du château.

Animé par ce sursaut de raison, mon corps devança mes pensées et me porta jusqu'à la statue qu'il avait érigée dans les semaines ayant suivi son arrivée inopinée. Il l'avait placée au centre des jardins, bien avant que Mathilde ne m'encourage à y semer des dizaines, des centaines de myosotis, emblèmes de la lignée des de Mussy.

Elle était toujours magnifique, bien que – par chance – le charme n'opérât plus. Je voulais la détruire, la réduire en poussière, me venger pour toutes les souffrances qu'elle m'avait fait endurer. Mais qu'importait combien je la détestais, j'étais convaincu que mon ancienne amante était la seule à détenir les réponses qu'il me restait à trouver. Elle aurait compris pourquoi mes genoux flanchaient alors que ma sauveuse s'enfuyait, *elle*, ou pourquoi mes veines flétrissaient à chaque nouvelle lieue qui nous séparait l'un de l'autre.

Mais Mathilde avait disparu depuis des siècles. Je ne l'avais plus revue après ce jour béni où mes yeux s'étaient enfin dessillés et où j'avais pris conscience qu'elle s'était jouée de moi. Je m'étais convaincu qu'elle ne m'avait jamais considéré autrement que comme son bouffon personnel...

et son absence m'avait donné raison. Car si son masque d'illusion m'avait fait chavirer plusieurs mois avant ma défection, son vrai visage, lui, avait précipité ma chute. Je m'étais laissé dépérir, les yeux gorgés de regrets et la gorge serrée par les remords.

Dans la nuit, pourtant, je m'interrogeai : avais-je eu tort ? L'avais-je blâmée trop hâtivement, soumis comme je l'étais à la force d'une passion qui m'avait détruit et me détruisait encore ? Ne venais-je pas de semer le chaos et la discorde dans la vie de Roxanne comme Mathilde elle-même l'avait fait dans la mienne en m'éloignant de mon frère et en me faisant miroiter un monde bien trop beau pour être vrai ? Et ne m'étais-je pas repu de sa détresse en notant la stupéfaction qui avait pétrifié ses traits quand Hans avait amorcé sa demande, puis en songeant que c'était exactement ce qu'avait ressenti Mathilde lorsqu'elle s'était immiscée dans mon quotidien de jeune comte naïf, quelques mois seulement après le trépas de mon père adoré ?

Lors de notre rupture, elle s'était confiée sur sa nature monstrueuse et m'avait révélé que toute séparation engendrerait sa mort immédiate. J'avais cru à un chantage, une dernière tentative de manipulation infructueuse, mais peut-être m'étais-je trompé... ? Peut-être son cœur avait-il effectivement cessé de battre quand le mien avait retrouvé son rythme lent, patent par moments... peut-être m'avait-elle lancé un sort en comprenant que je l'avais condamnée... peut-être avait-elle dupé Beaufort également, peut-être lui devais-je toutes ces années d'emprisonnement dans ma toile... ?

Plus l'horreur se peignait dans mon esprit, et plus mes forces m'abandonnaient. Je trébuchai et m'effondrai sur le piédestal de sa statue de marbre, cruel vestige de son corps parfait, ne me raccrochant qu'à un nom, une voix, un visage.

— Roxanne...

Mes paupières alourdies se refermèrent un instant. Quand je les rouvris, mes yeux furent assaillis de lueurs plus froides mais aussi vives que le soleil, puis je la vis. Elle était assise face à un panneau indiquant «salle d'attente» aux côtés de mortels éplorés. Une odeur forte que je ne reconnus pas me piquait le nez.

SYLPHIDE

— Roxanne!

Je ne me laissais pas de répéter son prénom.

— Roxanne...

Elle était bien là, en chair et en os, tenant dans sa main un nouvel appareil qui ne m'était pas non plus inconnu et menaçait à tout moment de s'écraser sur le sol. *Un téléphone*. Je ne réfléchis pas et tendis le bras pour le mettre en sécurité, mais en me hâtant j'effleurai ses doigts d'un geste maladroit. Elle tressaillit, et je retins mon souffle en croyant l'avoir réveillée, sans soupçonner un seul instant que ce contact imprévu allait m'ouvrir la porte de son esprit endormi, et que le monstre affaibli qui sommeillait en moi prendrait le soupir qu'elle pousserait pour une invitation silencieuse à s'y faufiler... car j'étais déterminé à faire de son rêve une réalité.